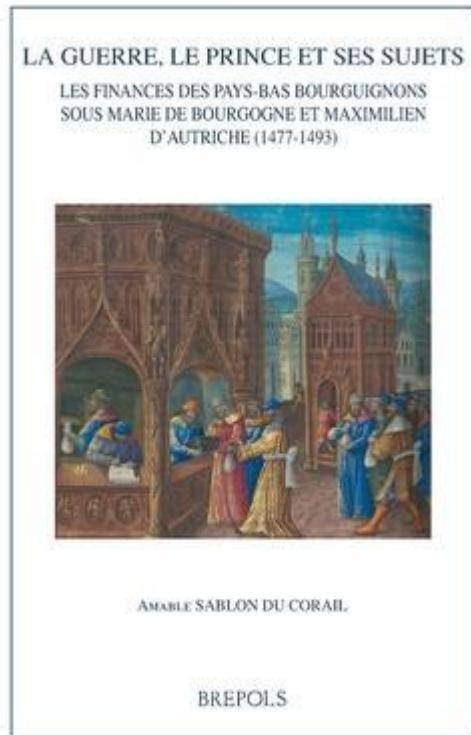


Philippe CONTAMINE



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de son auteur le livre d'Amable Sablon du Corail intitulé *La guerre, le prince et ses sujets. Les finances des Pays-Bas bourguignons sous Marie de Bourgogne et Maximilien d'Autriche (1477-1493)*, Turnhout, Brepols, 2019, 632 p. (*Burgundica*, sous la direction de Jean-Marie Cauchies, XXVIII).

Cette remarquable monographie, ample et serrée, traite d'histoire militaire, financière et plus encore politique. Elle est fondée sur la consultation en virtuose et l'analyse fouillée d'une impressionnante quantité d'archives publiques, largement inédites, conservées dans de multiples dépôts, ainsi à Lille et à Bruxelles. A vrai dire, on peut s'étonner qu'une enquête d'une telle ampleur ait été menée par un Français et non par un chercheur belge ou néerlandais. Le fait est qu'il fallait pas mal d'intrépidité à l'auteur, fort de sa compétence

d'archiviste-paléographe, pour se lancer dans pareille aventure. Elle requérait le goût des chiffres et des comptabilités (ce qu'elles disent, ce qu'elles ne disent pas). Pour ce faire, l'auteur a été aidé par la magnifique publication en deux volumes de notre regretté confrère Robert-Henri Bautier, Janine Sornay et Michel Van Gent, *Les sources de l'histoire économique et sociale du Moyen Âge, les États de la maison de Bourgogne*. J'ajoute qu'on doit à l'auteur deux ouvrages de qualité, l'un sur Louis XI, qualifié pertinemment de « joueur inquiet », l'autre sur la bataille de Marignan.

Pour l'archiduc Maximilien de Habsbourg, fils de l'empereur Frédéric III et futur roi des Romains, la situation était la suivante : ayant épousé le 19 août 1477 Marie de Bourgogne, l'unique descendante de Charles le Téméraire, disparu tragiquement le 5 janvier précédent, il se devait, quoique étranger, de recueillir et défendre son riche héritage, menacé de l'extérieur par le roi de France mais aussi de l'intérieur par les populations, surtout urbaines, des principautés septentrionales qui composaient cet héritage, mécontentes de la façon dont elles avaient été gouvernées par les deux derniers ducs de Bourgogne Valois. Or Louis XI parvint assez aisément à s'emparer des deux Bourgognes - le duché et le comté - ainsi que du comté d'Artois. Quant à ses sujets « de par-deçà », ils obtinrent ce qu'on appelle le Grand privilège, qui aurait pu constituer la base constitutionnelle d'un véritable contre-pouvoir. De plus, Marie de Bourgogne mourut d'une chute de cheval le 27 mars 1482, non sans avoir donné naissance, le 22 juin 1478 à un fils, celui que l'histoire appelle Philippe le Beau. Pour réunir son armée, en fonction des moyens et des circonstances, Maximilien, de façon pragmatique, employa plusieurs formules : d'abord, des compagnies d'ordonnance, à la mode française,

ensuite le recours aux traditionnelles milices urbaines et accessoirement rurales et au service des nobles, enfin le recrutement de mercenaires, au premier rang desquels figurent les redoutables lansquenets, recrutés essentiellement dans le monde germanique.

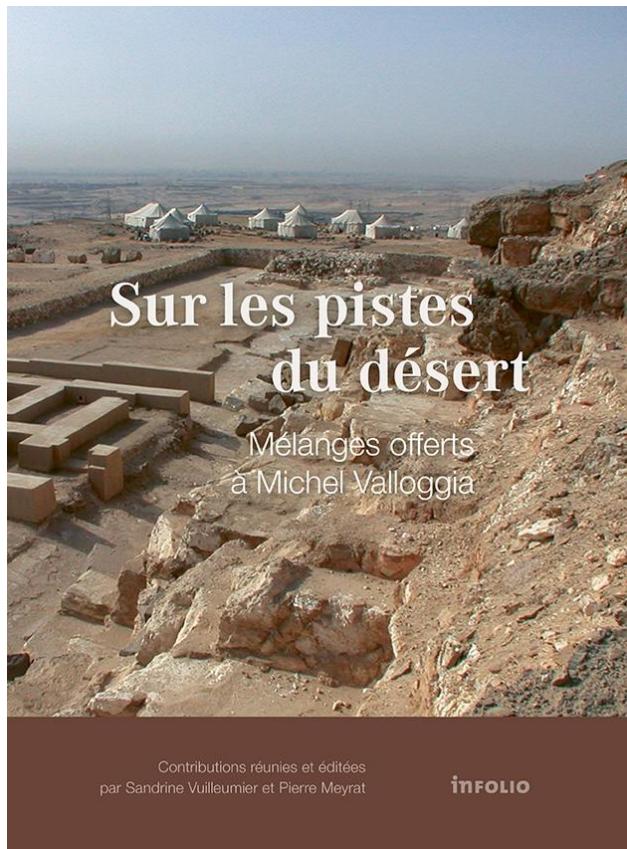
Toutes ces formules exigeaient, bon an mal an, beaucoup d'argent. Or, les ressources domaniales, sans être insignifiantes, ne pouvaient suffire, elles servaient surtout à financer l'administration locale. Il fallait donc obtenir le consentement des différentes assemblées représentatives, naturellement plus ou moins réticentes, en fonction de leurs intérêts particuliers. C'est ce que laisse voir l'examen des registres de la recette générale des finances et des actes émanés de ces assemblées.

Approximativement, les dépenses de guerre représentent la moitié des sommes dont le prince pouvait disposer, s'élevant pour toute la période à 195 tonnes d'argent. Et encore les 99 tonnes dépensées pour la guerre, y compris l'artillerie et le matériel, ne permettaient de solder que des effectifs assez médiocres, si on les compare au nombre de ses sujets, qui pouvait s'élever à deux millions et demi. C'est ainsi qu'à la fin de la période envisagée, le représentant sur place de Maximilien, le duc Albert de Saxes, disposait de 6 000 combattants, les deux tiers gens de pied, le troisième tiers gens de cheval, soldés à raison de 4 livres de gros par mois et par homme pour les premiers et de 8 livres pour les seconds. Pour un an, il lui fallait donc trouver 300 000 ou 400 000 livres. Ce n'était pas si simple. D'où le recours, assez novateur, à des emprunts, assortis en principe du versement d'intérêts, auprès des marchands et des villes. Sans compter les contributions que, par la violence pure ou le chantage, les capitaines des différentes garnisons, tels des entrepreneurs de guerre, exigeaient des populations locales sous prétexte de les protéger.

A l'issue de ces crises de seize ans, qu'il importait d'examiner une à une, marquées par toutes sortes de péripéties, dont l'incarcération de Maximilien à Gand, le principe monarchique l'emporta, moyennant quelques aménagements, les composantes des Pays-Bas bourguignons, Flandre, Brabant, Hollande, Zélande, Hainaut, ayant été impuissantes à proposer une formule de gouvernement républicain, celle qui devait émerger mais bien plus tard.

Le livre dont je fais l'hommage fourmille de remarques ingénieuses. En particulier, la comparaison avec la « grant monarchie » de France, comme dit Claude de Seyssel, revient à mainte reprise. Des interrogations subsistent, que l'auteur n'entend pas dissimuler : la principale étant celle portant sur le contraste entre la difficulté qu'il y avait à entretenir, et encore de façon discontinue, voire aléatoire, des effectifs qui paraissent insignifiants, et l'importance de la ponction fiscale, qui pouvait monter jusqu'à 15-20 % des ressources des laïcs non nobles. L'une des explications pourrait être le coût élevé de la main d'œuvre en cette fin du Moyen Âge avant son sensible recul ultérieur. Des sociétés plutôt riches, une économie industrielle, agricole et marchande relativement prospère, un État central plutôt démunie, vivant d'expédients : voilà qui donne à réfléchir. Affaire à suivre.

Nicolas GRIMAL



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part des éditeurs, Sandrine Vuilleumier et Pierre Meyrat, le volume de mélanges qu'ils ont préparé pour célébrer notre Confrère Michel Valloggia¹.

Après les traditionnels remerciements, la *tabula gratulatoria*, une touchante évocation d'Eliane, l'épouse disparue de Michel Valloggia, la compagne de tout une vie (p. VII-XI), une bibliographie de notre Confrère (p. XV-XXIV), les 27 contributions sont présentées par ordre alphabétique d'auteurs. Elles couvrent les divers champs de l'égyptologie dans lesquels Michel Valloggia s'est illustré. Il n'est, naturellement, pas question de les résumer l'une après l'autre, mais plutôt de tenter d'en montrer la variété et l'étendue.

L'archéologie tient logiquement la première place, avec une douzaine de contributions, dont trois concernent deux des sites fouillés par le dédicataire, Balat dans l'oasis de Dakhla, et Abou Rawash : Laure Pantalacci et Georges Soukiassian, « Un magasin royal dans le palais des gouverneurs de Dakhla » (p. 183-200) ; Sylvie Marchand, « Complexe funéraire de Rêdjedef à Abou Rawash. Inventaire des contextes archéologiques de l'Ancien Empire à l'époque ottomane : illustration par l'objet » (p. 115-136) ; Yann Tristant, « À propos des mastabas de la I^{re} dynastie à Abou Rawach et de quelques dépôts particuliers de coquillages, cornes de bœufs et céramiques observés dans les fondations des tombeaux » (p. 227-242).

Les neuf autres sont toutes consacrées aux hautes époques et à l'Ancien Empire, époque de prédilection de Michel Valloggia : Xavier Droux, « Les palettes à fard prédynastiques en forme de bovidés sauvages » (p. 43-62) ; Béatrix Midant-Reynes, « Une nouvelle attestation d'Iry-Hor dans le Delta : Tell el-Iswid » (p. 157-170) ; Hartwig Altenmüller, « Kinderspiel und Gottesstanz — zum sogenannten „Nomadenspiel“ des Alten Reiches » (p. 1-10) ; Edward Brovarski, « A Giza School of Artists » (p. 19-26) ; Audran Labrousse, « Les adieux à la reine » (p. 93-104) ; Pierre Meyrat, « Une innovation de l'Horus Den : l'uræus au front du roi » (p. 145-156) ; Christiane Ziegler, « Nouveaux témoignages à

¹ *Sur les pistes du désert. Mélanges offerts à Michel Valloggia.* Contributions réunies et éditées par Sandrine Vuilleumier et Pierre Meyrat, éditions infolio, Lausanne, 2019, 352 p., 22x30 cm., broché.

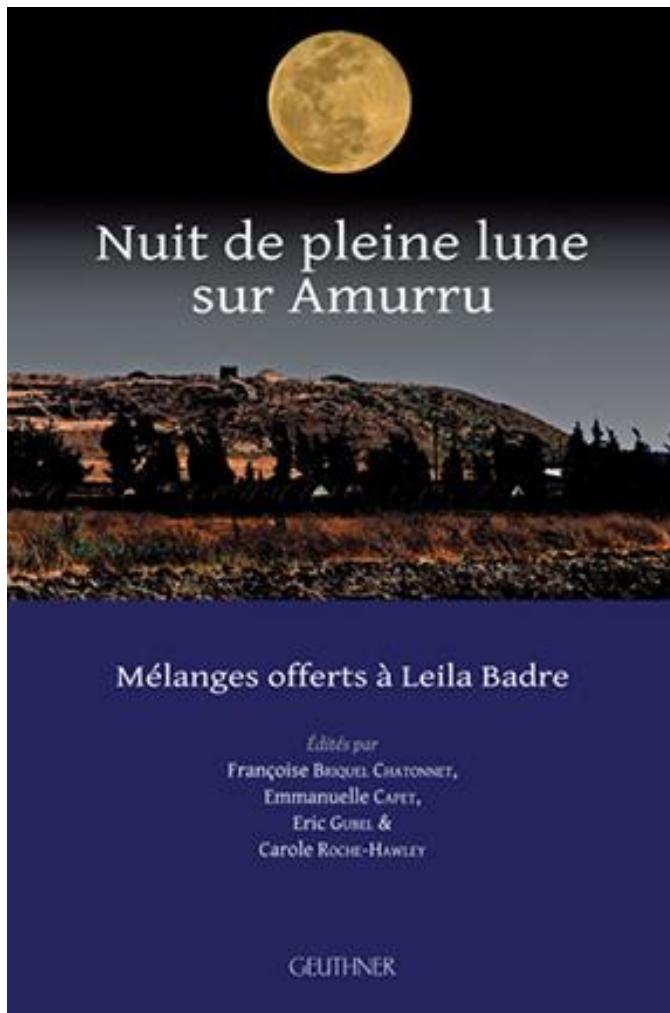
Saqqara de Nykaourê, prêtre de Néferirkarê » (p. 309-324) ; Louis Chaix, Un « basset » byzantin à Tell el-Farama (Sinaï, Égypte) » (p. 27-34) ; François Gaudard, « Funerary Shrouds from Dendera in the Oriental Institute Museum of the University of Chicago. Part I : Shroud OIM 4786 » (p. 63-70). Il convient d'y ajouter une contribution un peu en dehors du champ d'étude de Michel Valloggia : celle de notre Confrère Charles Bonnet, « Une mission archéologique au Soudan durant 50 années » (p. 11-18).

Le deuxième volet de ces hommages renvoie à l'œuvre du philologue, fin connaisseur et éditeur de textes hiératiques : Pierre Tallet, « Des nains, des étoffes et des bijoux. Le papyrus de Nefer-irou au ouadi el-Jarf » (p. 217-226) ; Giuseppina Lenzo, « Une formule pour l'amulette-*oudjat* dans deux papyrus hiératiques de la XXI^e dynastie » (p. 105-114) ; Dimitri Meeks, « Un emploi particulier du nombre 10 » (p. 137-144) ; Jürgen Osing, « Zu der neuägyptischen Partikel *iwn3* » (p. 171-182) ; Alessandro Roccati, « À table avec le Pharaon » (p. 201-204) ; Andréas Stauder, « *Apopi et Segenénré* 1, 1 et la formule de lancement du récit *w'm nn n hrw hpr*, avec une note sur *Néferti* 1h et *el-Salamoun* 11 » (p. 205-216) ; Sandrine Vuilleumier, « Le « sang qui mange » (*wnm snf*), un mal imaginaire ? » (p. 281-290) ; Annik Wüthrich, « Patchwork d'éternité : le papyrus Pavia Eg. 3 » (p. 291-308).

La religion et l'histoire trouvent également leur place dans ce riche bouquet : Marie Vandenbeusch, « Horus et Seth à Assiout : bras de statues du British Museum » (p. 255-264) ; Youri Volokhine, « Un couple de singes redoutables » (p. 265-280) ; Philippe Collombert, « Une stèle mentionnant Amenemhat IV divinisé » (p. 35-42) ; Nicolas Grimal, « Adana et la fin d'un monde » (p. 71-84) ; Erhard Grzybek (†), « Les étrangers du temple de Neith à Saïs » (p. 85-92) ; Dominique Valbelle, « *Inbt, snbt* et *mnnw* : des dispositifs défensifs particuliers aux frontières de l'Égypte » (p. 243-254).

Ces harmonieux mélanges rassemblent collègues, amis et élèves du dédicataire ; tous témoignent, par leur présence déjà, par la valeur de leurs contributions ensuite, du rayonnement de Michel Valloggia, dont la belle carrière a toujours été empreinte d'une grande rigueur scientifique et d'une profonde humanité.

Nicolas Grimal



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part des éditeurs, le volume de mélanges offerts à Leila Badre l'an dernier².

Après une courte introduction et une bibliographie de Leila Badre, suivie de photos souvenirs (p. V-XXVIII), le volume commence par une série d'hommages personnels : Nagib Badre (« Ma sœur, ma grande fierté », p. 3-4), Valérie Matoïan (« Une passion familiale », p. 5), Jacques Seigne (« Lacets, danse et lions au Hadramawt », p. 13-20), Samir Tabet (« Hommage », p. 21-22), Anita van der Kloet-de Kock van Leeuwen (« Impressions on restoration in Tell Kazel », p. 23-30).

Viennent ensuite les études, organisées par ordre alphabétique. Elles traitent de tous les centres d'intérêt et d'étude de Leila Badre.

On ne sera pas étonné si la Syrie tient la première place, et, avant tout,

Tell Kazel : Marie-Françoise Besnier, « Si quelqu'un aperçoit un tesson fiché en terre... », p. 49-62 ; Françoise Briquel-Chatonnet & Éric Gubel, « Nouveaux documents épigraphiques de Tell Kazel (Syrie) », p.131-142 ; Emmanuelle Capet, « Le tesson et le vase », p. 143-150 ; Hermann Genz, « Hittite arrowheads in Tell Kazel? On the use of arrowheads as ethno-cultural markers in the Late Bronze Age Levant », p.179-190; Reinhard Jung, « Mycenae – Tell Kazel: from Ahhiyawa to Amurru by ship », p. 235-252; Patrick Maxime Michel, « Un *castellum* de la côte levantine : Tell Kazel et la pérée d'Arados à l'époque romaine », p. 323-334 ; Marguerite Yon, « Paysages : étude iconographique », p. 401-416.

Ougarit vient en deuxième position : Pierre Bordreuil, « Ilîmilkou le Shoubanite, mythographe d'Ougarit : le scribe, le collaborateur, l'auteur », p. 95-106 ; Annie Caubet, « Considérations sur des gobelets de faïence à visages féminins », p. 151-162 ; Haytham Hasan & Jacques Lagarce, « Un bel exemple d'économie à Ras Ibn Hani : les avatars d'un bloc de pierre, de l'âge du Bronze à l'époque hellénistique », p. 191-200.

² *Nuit de pleine lune sur Amurru. Mélanges offerts à Leila Badre*, édités par Françoise Briquel Chatonnet, Emmanuelle Capet, Éric Gubel et Carole Roche-Hawley, Paris, Geuthner, 2019,

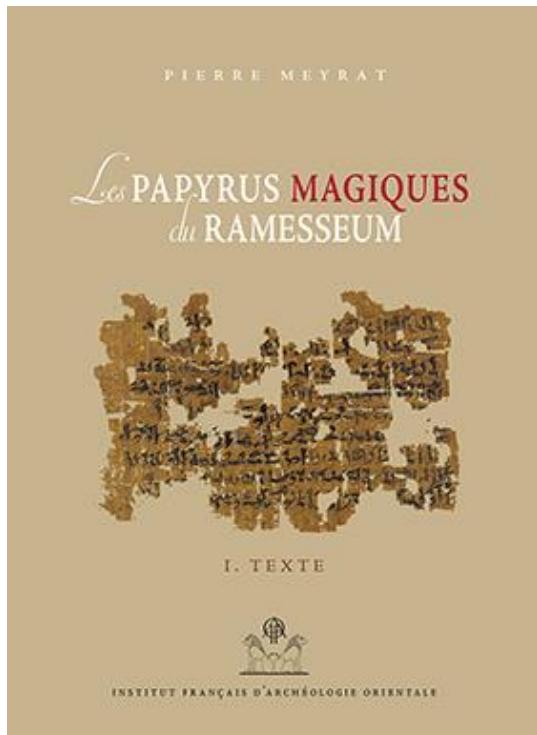
Mari est également présent (Dominique Beyer, « La barbe du roi de Mari : où quelques poils peuvent suffire à changer le cours de l’Histoire », p. 63-72 ; Jean-Claude Margueron, « Le contexte stratigraphique d’un lot de poids trouvé à Mari », p. 301-306), ainsi que Tell Afis (Stefania Mazzoni, « Iron I temples at Tell Afis », p. 307-322), ou la citadelle de Damas (Linda Herveux, Carole Roche-Hawley & Robert Hawley, « A chapter in the history of bizr: on the arrival of squash, pumpkins, cucumbers and other cucurbits in the Near East », p. 201-220). Deux études plus générales enfin : Jean-Luc Biscop, « Le prototype de la colonne de stylite », p. 73-94 ; Kay Kohlmeyer, « Spekulationen zur Hauptstadt des Reiches von Jamhad », p. 261-274.

Chypre fait l’objet de deux études (Vassos Karageorghis, « Cypriote ships revisited », p. 253-260 ; Tatiana Pedrazzi, « Identité « ethnique » et culturelle : remarques sur la céramique d’inspiration égéenne/chypriote de Tell Afis et du Levant septentrional au début de l’âge du Fer », p. 355-382) ; la Jordanie est présente, elle aussi (Martha Sharp Joukowsky, « Rediscovering the Petra Great Temple », p. 229-234), ainsi qu’une réflexion plus générale sur les cités phéniciennes (Mhamed H. Fantar, « La genèse de la cité phénicienne en Méditerranée occidentale : les mythes et les faits », p. 163-178).

Reste, naturellement, le Liban (Julien Aliquot & Jean-Baptiste Yon, « Béryte et Sidon : deux études d’épigraphie libanaise », p. 31-48 ; Nour Majdalany, « La céramique du village d’Assia situé au-dessus du Batroun au nord du Liban », p. 275-286 ; Jean-Louis Huot, « L’Arche et le Trône », p. 221-228 ; Nadine Panayot Haroun, « The movable cultural heritage of the “Our Lady of Balamand Patriarchal Monastery” », p. 335-354) et les musées, à commencer par celui de la dédicataire (Jean-Paul Thalmann, « Un groupe de vases du Bronze ancien au musée de l’AUB », p. 383-400 ; Vanessa Boschloo, « Scarabées égyptiens et égyptisants de la région d’Antioche (plaine de l’Amuq) : la collection Khoury », p. 107-130 ; Michel al-Maqdissi & Eva Ishaq, « Notes d’archéologie levantine. XXV, Nouvelle maquette architecturale au musée de Deir Attiye », p. 287-300).

Ce volume d’hommages est chargé d’une chaude affection pour celle qui est aujourd’hui le chef de file incontesté, voire l’incarnation de l’archéologie libanaise et levantine.

Nicolas GRIMAL



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de l'auteur et de l'éditeur, l'ouvrage de Pierre Meyrat, *Les papyrus magiques du Ramesseum. Recherches sur une bibliothèque privée de la fin du Moyen Empire*³.

Peu de bibliothèques privées de magie de l'Égypte pharaonique nous sont parvenues ; en fait, elles sont au nombre de trois. Les deux plus récentes — les papyrus Chester-Beatty et Wilbour — datent, respectivement, du Nouvel Empire et de la Basse Époque, soit du milieu du 2^e millénaire et du 1^{er} millénaire av. J.-C. L'ensemble étudié par Pierre Meyrat est, lui, plus ancien : il a été rédigé vers la fin de la XII^e dynastie, c'est-à-dire au début du 2^e millénaire av. J.-C. Il a été découvert dans un coffret de bois, posé dans le puis d'une tombe fouillée à la fin du XIX^e siècle par W. M. Fl. Petrie et J. E. Quibell, dans le voisinage du

Ramesseum. Le coffret était entouré de petits instruments magiques. Il était rempli, au tiers, d'un lot de papyrus, en majorité magiques, mais pas seulement, dont Pierre Meyrat donne la liste : « un *onomasticon*, une série de rapports militaires, un calendrier de purification peut-être lié à un embaumement, quatre textes littéraires, trois textes liés à la liturgie (rituels ou hymnes), trois textes médicaux ou médico-magiques, et treize textes magiques. » C'est à ces derniers qu'est consacrée le présent ouvrage, paru plus d'un siècle après la découverte. Le très mauvais état de conservation de ces papyrus a longtemps découragé les chercheurs. Seul A. H. Gardiner prit le risque de leur consacrer en 1955 un volume qui eut l'avantage de sauver au moins le plus possible de ces fragments, dont au moins un a totalement disparu depuis cette publication.

Après une très brève présentation (p. 1-3), Pierre Meyrat étudie le corpus, en 13 chapitres, donnant chacun une translittération, une traduction et un commentaire perpétuel des textes (p. 5-179). Une seconde partie présente les résultats et les observations (p. 181-218) en trois ensembles. Le premier s'attache à l'identité du destinataire des papyrus (p. 183-199), ou, à tout le moins, dessine plusieurs profils, compatibles les uns avec les autres, étant donné la nature non cloisonnée de la culture et de la pratique des scribes égyptiens : érudit, évidemment (p. 184), mais aussi sage-femme (p. 184-186), prêtre ritualiste (p. 187), guérisseur, comme semble le confirmer la présence à côté du coffre d'une « baguette magique » serpentiforme, une figurine représentant la déesse Ahat, — ‘la combattante’, qui laissera la place plus tard à son parèdre Bès —, une amulette en forme de pilier-*djed* (p. 188-191), prêtre

³ Institut français d'Archéologie orientale, *Bibliothèque d'Étude*, 172, 2 vol., in-4°, 410 p., Le Caire, 2019.

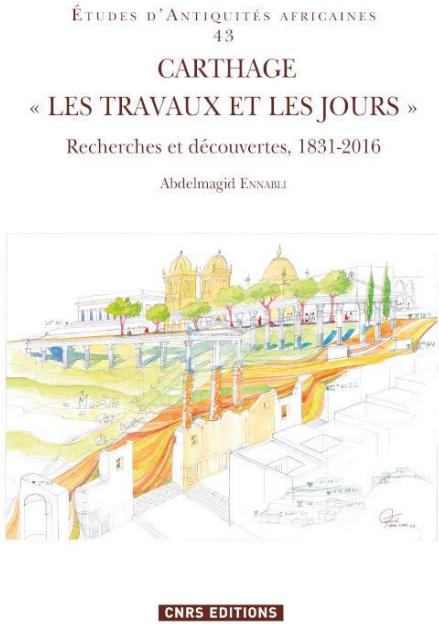
pur de Sekhmet (p. 192-193), conjurateur de Serqet (p.194-195), embaumeur (p. 195-196), un peu de chaque probablement (194-199).

L'enquête se poursuit par une tentative de localisation de l'origine géographique de la bibliothèque (p.200-202), — au terme de laquelle l'auteur suppose, au moins un fort lien avec Gebelein— , et une revue des principales divinités qui y apparaissent: Haroéris, Anubis, Hémen, Thot, Hathor et Sobek (p.203-208), Apis, le Phénix, Geb (p. 209-211). La présence d'une liste de forts égyptiens de Nubie conduit l'auteur à ouvrir les très intéressants dossiers des relations de Gebelein avec la Nubie et de la place de Sobek en Nubie (p. 211-213), du rôle qu'un prêtre guérisseur de Sekhmet originaire de Souménou pouvait y jouer (p. 214-217). Ces réflexions se terminent sur la question de la relation entre le dieu crocodile, les chauves et Hathor (p. 217-218).

Un index (p.219-227), une liste d'abréviations (p. 227-229) et une bibliographie fournie (p. 229-272) et quatre planches complètent le premier tome. Le second présente, en planches juxtalinéaires, des photos et la transcription hiéroglyphique des treize papyrus (p. 279-400), ainsi qu'une paléographie (p. 404-410).

Cette belle publication, convaincante à plus d'un égard, donne, avec sobriété, une traduction et un commentaire toujours pertinents, fondés sur une lecture rigoureuse d'un ensemble de textes parfois difficiles, en tout cas souvent mal conservés.

Pierre GROS



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de Abdelmagid Ennabli intitulé *Carthage. « Les travaux et les jours ». Recherches et découvertes, 1831-2016*. Etudes d'Antiquités Africaines 43, CNRS éditions, Paris, 2020, 493 p., nombreuses figures dans le texte, dépliants hors-texte, préface de Fr. Baratte.

Les travaux de terrain, les découvertes fortuites ou provoquées, les dégagements, restaurations et destructions qui ont jalonné ces quelque cent-quatre-vingt-cinq années n'ont pas toutes fait l'objet, loin s'en faut, de mentions ou de publications, même sommaires. Celles-ci cependant, compte tenu de l'importance accordée à un site considéré comme l'un des lieux historiques les plus emblématiques de la

Méditerranée, se sont multipliées, depuis la carte de Falbe, éditée en 1832. Traitant des innombrables observations et trouvailles et des non moins nombreuses hypothèses qu'elles n'ont cessé de susciter sur la ville punique puis romaine, ainsi que sur son port et son arrière-pays, ce livre en propose un recensement systématique. Dispersées dans des revues scientifiques dont certaines n'ont connu qu'une brève existence, dans des synthèses plus ou moins rapides, ou parfois même restées confidentielles quand il s'agit de thèses doctorales inédites, elles étaient pour beaucoup d'entre elles difficiles d'accès ou totalement oubliées. Le présent ouvrage, fruit d'un énorme travail de « passion et de raison », se donne donc pour tâche de réexaminer la totalité de cette documentation très inégale, et de la replacer dans une perspective chronologique, topographique et épistémologique. Son auteur, A. Ennabli était, à vrai dire, le mieux placé pour entreprendre un tel effort de « topobibliographie », puisqu'il a consacré sa vie professionnelle à l'analyse et à la préservation de ce site essentiel. Pour avoir été, naguère, responsable des travaux de l'équipe dite « romaine » sur la colline de Byrsa, je puis témoigner du savoir, de la conscience et de l'attentive sollicitude dont, en tant que directeur, il a toujours fait bénéficier les intervenants tunisiens et étrangers.

Le long chapitre liminaire consacré à l'historique des fouilles met en évidence avec une clarté accablante l'incurie dont ce site a souffert dans la Tunisie du Protectorat, les directeurs des Antiquités successifs n'ayant guère attaché d'importance à la ville punique puis romaine, si l'on excepte la zone des « Thermes d'Antonin », hâtivement dégagée et transformée en un jardin archéologique sous la direction de Gilbert-Charles Picard. En 1956, date de l'indépendance, la Carthage antique offre le spectacle d'« un territoire désolé et sinistré », rien de décisif n'ayant été fait pour sauvegarder les terrains les plus riches en vestiges, en dépit des recommandations émises par Ch. Tissot dès 1886, et plus encore du

rapport établi par St. Gsell en 1924, qui soulignaient l'un et l'autre l'urgence de constituer une réserve par l'achat des propriétés les plus sensibles. Heureusement les relevés et restitutions effectués par A. Lézine, l'architecte en chef du Service des monuments historiques de 1953 à 1956, en particulier dans le secteur des Thermes d'Antonin, devaient permettre plus tard d'aborder l'étude de cet ensemble dans des conditions satisfaisantes.

Les Pères Blancs, de leur côté, dont le siège était sur la colline de Byrsa, près de la basilique construite à l'instigation de leur fondateur, le cardinal Lavigerie, bénéficièrent d'une autonomie quasi totale pour intervenir sur le terrain : les dégagements variés, et pour certains désastreux, conduits pendant plus de cinquante ans par le père Delattre, puis par son successeur le père Lapeyre, eurent certes le mérite d'attirer l'attention sur ce lieu si complexe dont les vestiges s'échelonnent sur plus de quinze siècles, mais ils en brouillèrent pour longtemps les couches et les monuments, et isolèrent irrémédiablement un nombre impressionnant d'objets de leur contexte, sans vraiment comprendre l'organisation d'ensemble. Le jugement émis par A. Ennabli sur cette période est très sévère. On ne saurait oublier pour autant le père Jean Deneauve, jeune membre de la confrérie, qui allait entreprendre dans la dernière période du scolasticat l'étude minutieuse de beaucoup de ces objets, et commencer une série d'observations rigoureuses sur le terrain qui devaient le conduire plus tard à être recruté au CNRS et à faire partie de la mission Unesco.

En 1964, la remise à l'Etat tunisien des bâtiments catholiques désaffectés situés sur la colline offrait une opportunité exceptionnelle pour une reprise en mains du site et de son musée, mais cela demanda du temps, et l'installation du palais présidentiel à Carthage, relevant d'une décision politique hautement symbolique, conduisit à la destruction dans les zones adjacentes de nombreux vestiges antiques avec la mise en place d'un nouveau paysage. La progression « galopante » de l'urbanisation sur toute la zone, promue au rang de banlieue nord de Tunis, allait bientôt mettre l'Institut national d'Art et d'Archéologie devant une gageure difficile à tenir, à savoir le sauvetage de ce qui pouvait encore l'être.

Il fallut attendre le lancement de la campagne internationale patronnée par l'Unesco, où s'engagèrent treize équipes européennes et américaines, sans compter les archéologues tunisiens, et les opérations de fouille et de mise en valeur qu'elle suscita de 1973 à 1992 pour que les choses changent radicalement. La somme énorme de découvertes et de publications qui en résulta, et qui allait conduire à l'inscription du site de Carthage sur la Liste du Patrimoine mondial dès 1979, devait renouveler la connaissance de toutes les phases de la cité, et permettre son classement sur le plan tunisien comme bien public patrimonial inaliénable.

Le recensement systématique, et critique, de cette documentation, et de celle qui, plus récemment encore, a rendu compte des dernières fouilles franco-tunisiennes, constitue l'épine dorsale de ce livre dense, dont la lecture reste aisée, en dépit de l'extraordinaire diversité des matériaux à mettre en œuvre. Seize secteurs sont successivement examinés, depuis le noyau central de Byrsa jusqu'au golfe.

Nous ne saurions donner ici le détail de ces chapitres. Nous insisterons seulement sur l'efficacité de leurs exposés qui se conçoivent comme autant de démonstrations fondées sur les acquis des fouilles, et toujours restituées dans un cadre global avec une grande maîtrise. La mise en perspective des nouvelles études, identifications et restitutions, au terme de la série, souvent longue, des hypothèses antérieures, confère à cette présentation une épaisseur à la fois

historique et épistémologique qui, en elle-même, est riche d'enseignements. De fait, beaucoup d'idées reçues, topographiques et architecturales, ancrées dans une sorte de vulgate approximative et largement erronée, se sont trouvées remises en cause par les travaux de la campagne de l'Unesco, et l'image qui se dégage désormais de Carthage et de son environnement immédiat est à la fois beaucoup plus précise et bien différente de celle qui prévalait encore dans le troisième quart du siècle dernier. Même si le mode d'exposition entraîne quelques redites, on doit saluer l'extraordinaire effort consenti par l'auteur pour replacer avec précision et évaluer avec pertinence toutes les pièces de cet immense puzzle. Ajoutons qu'il s'agit de pièces de valeur inégale, car certains chantiers de ladite campagne, et non des moindres, ne sont toujours pas publiés (le seront-ils jamais?), et l'on ne dispose donc pour en exploiter les acquis que de rapports de fouilles plus ou moins partiels ou des notices du CEDAC, ce périodique opportunément créé pour l'enregistrement des travaux des différentes équipes nationales. Le mérite n'en est que plus grand d'avoir réussi à les intégrer à une restitution de la totalité de l'espace urbain et de son équipement monumental, public ou privé.

Quelques points forts, sans souci d'exhaustivité, que connaissent tous ceux qui s'intéressent à la ville de Didon, à la capitale de la Proconsulaire ou à l'évêché de l'Eglise d'Afrique, mais qui dans cette fresque où l'on assiste en direct, pourrait-on dire, à l'élaboration des connaissances, prennent un relief singulier: sur Byrsa, la séquence de la période punique du versant méridional, avec la mise en évidence d'un quartier d'îlots d'habitations desservies par des rues orthonormées qui témoignent, du moins pour la dernière période, d'un urbanisme concerté (équipe de S. Lancel et J.-P. Morel). Au sommet de la même colline, le forum de la ville haute avec ses composantes monumentales et ses places adjacentes où se trouve restituée sur près de trois hectares l'ordonnance du centre civique et religieux de l'époque antonine (équipe de P. Gros et J. Deneauve). Sur la colline dite de Junon, l'étude approfondie de la maison de la mosaïque aux chevaux (travaux, antérieurs à la mission Unesco, de J. W. Salomonson). Dans le quartier du théâtre, les Maisons du Cryptoportique ou de la Rotonde (fouille franco-tunisienne de C. Balmelle, A. Bourgeois, H. Broise *et alii*). Au pied du plateau de l'Odéon, le complexe de Damous el Karita, avec l'identification d'un vaste *martyrium* de l'époque de Justinien (équipe de H. Dolenz). A Dermech, le quartier « Magon » avec sa muraille punique, dont les structures et le matériel ont été intégralement publiés, le fait est assez rare pour être souligné, en trois volumes (équipe de Fr. Rakob). Les ports du quartier de Salammbô, et particulièrement ceux, successifs, de l'îlot de l'Amirauté, admirablement étudiés, et restitués sous forme de maquettes (équipe de H. Hurst). Le mystérieux Tophet, et ses sacrifices, dont la nature est désormais mieux cernée, et les dépositions consécutives enfin chronologiquement bien situées. L'amphithéâtre et le cirque du secteur X au sud-ouest de Byrsa (équipe de J. Humphrey), etc. Sans parler des découvertes plus récentes, comme, parmi d'autres, le buste du « Génie de Carthage », représenté sous les traits d'Antinoüs.

Cette rapide et très incomplète anthologie donne seulement une petite idée de l'ampleur des questions abordées. Il conviendrait de dire aussi un mot des problèmes soulevés par ces explorations, car dans les complexes nouvellement identifiés de nombreuses incertitudes demeurent : mentionnons seulement celles concernant le *Mandracium* et sa relation avec la basilique judiciaire de Byrsa, la localisation de la bibliothèque d'Apulée, ou celle du temple de *Caelestis* par rapport au Tophet et à la butte de Koudiat el Hobsia. La

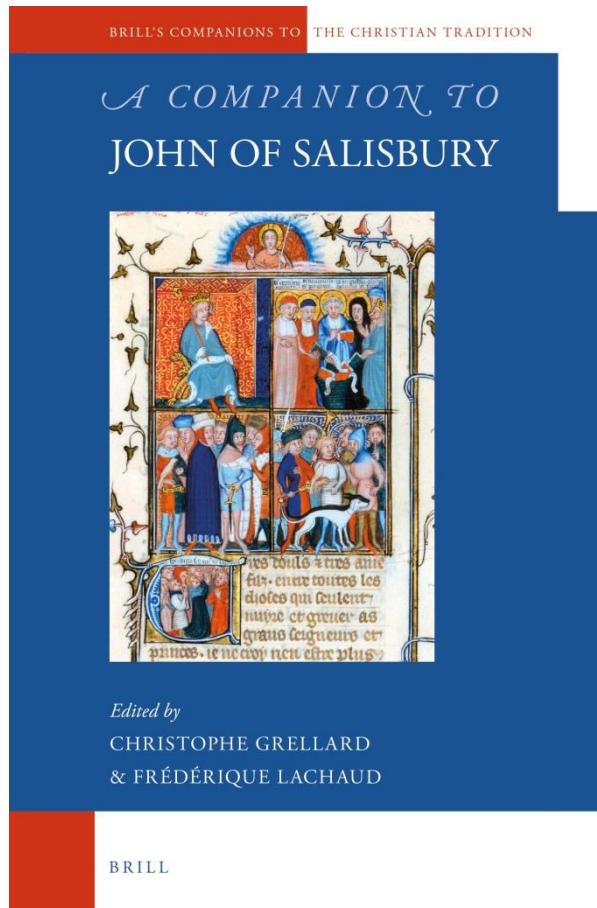
discussion de ces difficultés rémanentes ne pouvait être abordée dans le présent ouvrage, qui se donne pour tâche, nous l'avons dit, le recensement des travaux réalisés. Du moins a-t-il le grand avantage d'esquisser les termes essentiels de ces problématiques et de laisser la porte ouverte aux recherches ultérieures.

Son apport ne se limite d'ailleurs pas à ces structures centrales ou périphériques. L'élargissement à l'arrière-pays, d'Utique à Mactar, et au littoral, avec un aperçu de l'histoire maritime de la Tunisie jusqu'à nos jours, ouvre une réflexion féconde sur l'ensemble de cette région où se sont croisées tant de civilisations, depuis la fondation de la ville jusqu'à la conquête arabe.

Et l'on ne saurait oublier enfin le très riche dossier cartographique, qui à chaque étape de la réflexion illustre de la façon la plus explicite l'état des connaissances sur la topographie urbaine et sur les systèmes cadastraux antiques. De ce point de vue, la mise à disposition des hypothèses depuis le plan de la cadastration de Ch. Saumagne (1924) jusqu'à celles de Fr. Rakob ou de H. Hurst, permet au lecteur attentif de mesurer les progrès enregistrés par la recherche archéologique. Ces données contribuent à faire de ce livre un instrument de travail indispensable, d'autant qu'il comporte à son terme, en trois dépliants, une excellente reproduction d'un document rare et précieux, la carte réalisée par Bordy peu de temps après l'établissement du Protectorat en 1881 qui, de Sidi Bou Saïd jusqu'au Kram, donne l'état des occupations humaines antérieures et postérieures au changement de régime. Accompagnée d'un index qui rassemble avec leurs coordonnées toutes les indications topographiques, cette carte fournit un état de la presqu'île d'une rare précision, et autorise à résituer de très nombreux sites dans leur cadre rural traditionnel avant l'urbanisation, qui allait si vite et si radicalement modifier les données de base.

Le livre de A. Ennabli constitue donc non seulement l'aboutissement mais aussi, n'hésitons pas à le dire, le couronnement de ce qui fut, à bien des égards, l'une des grandes aventures archéologiques du XXème siècle. Il sera désormais la référence incontournable de toute étude sur Carthage.

Jacques VERGER



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume intitulé *A Companion to Twelfth-Century Schools*, ed. by Cédric Giraud (Brill's Companions to the Christian Tradition, 88), Brill, Leiden – Boston, 2020, X-332 pages.

Ce volume, qui s'ouvre par une substantielle introduction du maître d'œuvre, Cédric Giraud, professeur de latin médiéval à l'université de Genève, bien connu de notre Compagnie pour ses travaux d'une part sur l'école de Laon, d'autre part sur les écrits spirituels au Moyen Âge, réunit douze contribution dues à treize spécialistes différents. On notera que si, conformément à la règle de la collection « Brill's Companions », toutes ces contributions ont été rédigées ou traduites en anglais, il n'y a parmi les auteurs que deux Anglo-Saxons contre huit Français, une Néerlandaise – notre correspondante Olga Weijers –, une Allemande et un Suédois. On pourra regretter

ce nouvel exemple de l'impérialisme scientifique de la langue anglaise, mais on se consolera en pensant qu'un tel ouvrage aura au moins le mérite de porter à la connaissance du public anglophone, parfois peu au fait des publications en langues autres que l'anglais, les apports récents des historiens « continentaux », en particulier français et allemands, dans un des domaines les plus importants de l'histoire culturelle du Moyen Âge occidental.

Certes, la notion de « Renaissance du XII^e siècle » est communément admise par les historiens depuis longtemps. Certes, il a également été depuis longtemps noté que cette Renaissance s'était accompagnée d'une véritable « révolution scolaire », à la fois quantitative et qualitative. Mais ce qui a été moins étudié et qui fait l'objet de ce livre, qui n'est pas tant un manuel qu'une mise au point sur les acquis récents de la recherche, c'est précisément le lien entre ces deux phénomènes ou, pour mieux dire, la nature même du mouvement scolaire du XII^e siècle saisi dans sa globalité, c'est-à-dire à la fois dans ses structures et son contenu propres et dans son contexte social et politique, culturel et religieux. Ajoutons à ce propos que le XII^e siècle envisagé ici est un « long XII^e siècle » qui démarre vers 1080 et se prolonge parfois dans les premières années du XIII^e, celles de la naissance de l'université, héritière directe quoique parfois infidèle, des écoles de l'époque antérieure.

L'introduction de Cédric Giraud pose fort bien cette problématique novatrice et la met en rapport avec des domaines de la recherche aussi variés que la réforme de l'Église, le

développement de l'écrit sous toutes ses formes, littéraires, diplomatiques ou « pragmatiques », l'émergence d'une nouvelle figure sociale investie d'autorité, celle du « maître » (*magister*) ou, pour reprendre le mot jadis lancé de manière quelque peu provocante par Jacques Le Goff, de l'« intellectuel ».

Sans entrer ici dans le détail des douze contributions qui suivent, on dira simplement qu'elles se répartissent en gros autour de trois thèmes.

Le premier est que, malgré l'absence d'archives propres émanées de ces écoles, qui étaient généralement incluses dans des institutions plus larges, le plus souvent ecclésiastiques, ou ne relevaient au contraire que de l'initiative privée, il est cependant possible d'en approcher la réalité institutionnelle et sociale en croisant des sources multiples, sans prétendre évidemment à l'exhaustivité ni à la précision statistique. C'est ainsi que Constant Mews (« The Schools and Intellectual Renewal in the Twelfth Century : A Social Approach », p. 10-29) peut essayer de dessiner un panorama géographique complet du nouveau réseau scolaire, que Thierry Kouamé (« The Institutional Organization of the Schools », p. 30-48) analyse le rôle des écoles cathédrales, qui restait essentiel mais évolue avec la montée en puissance des écolâtres puis la législation pontificale en faveur de la gratuité de l'enseignement. J'évoque moi-même (« The World of Cloisters and Schools », p. 49-68) les rapports entre les nouvelles écoles urbaines et les anciennes écoles monastiques : les conflits qui naissent entre les unes et les autres, s'expliquent souvent moins par des incompatibilités doctrinaires que par des raisons multiples de concurrence, aussi bien intellectuelles que sociales, qui n'empêchent d'ailleurs pas des amores de rapprochement, notamment par le biais des écoles canoniales.

Le second thème nous transporte à l'intérieur même des écoles pour en évoquer les conditions concrètes de fonctionnement. Le chapitre de Sita Steckel (« Submission to the Authority of the Masters : Transformations of a Symbolic Practice during the Long Twelfth Century », p. 69-94) aborde un des aspects certainement les plus originaux du XII^e siècle : l'apparition de rapports nouveaux entre maîtres et élèves dans le contexte déjà relevé par certains historiens (Chenu, Jaeger, Giraud) de l'autonomisation et de l'exaltation de la figure du *magister* séculier, dont s'impose l'autorité à la fois morale et intellectuelle. Olga Weijsers (« Methods and Tools of Learning », p. 95-112) retrace l'émergence dans les écoles du XII^e siècle des pratiques pédagogiques (*lectio*, *quæstio*, *disputatio*) dont elle a déjà étudié l'épanouissement à l'époque ultérieure dans ses travaux sur l'enseignement universitaire. Dominique Poirel (« Reading and Educating Oneself in the 12th : Hugh of Saint-Victor's *Didascalicon* », p. 113-140) revient quant à lui sur l'exemple du plus classique et du plus diffusé des traités d'éducation du XII^e siècle, le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor. L'intérêt de celui-ci est triple : il offre un programme encyclopédique d'éducation ; de chaque discipline retenue, il donne une présentation aussi simple, claire et consensuelle que possible : enfin, Dominique Poirel, soulignant que le *Didascalicon* n'est pas seulement un traité théorique, mais un texte vivant, nourri à chaque instant de l'expérience vécue d'Hugues de Saint-Victor lui-même comme étudiant puis comme professeur, montre que ce texte est porteur à la fois d'une éthique de l'enseignement et d'une théorie de la connaissance, ce qui en fait un des témoignages les plus riches sur le renouveau scolaire du XII^e siècle comme phénomène aussi bien social que culturel.

Le troisième thème, plus attendu peut-être, est abordé dans les six derniers chapitres du livre, que l'on peut regrouper eux-mêmes deux par deux. Il s'agit ici du contenu même des

études pratiquées dans les nouvelles écoles du XII^e siècle, saisi à partir des écrits produits par les maîtres et des manuscrits qui nous les ont transmis, car beaucoup de ces textes sont encore inédits.

Viennent d'abord les arts libéraux du *trivium* et du *quadrivium*. Base traditionnelle de l'éducation depuis l'Antiquité, remis en honneur par les pédagogues carolingiens et ottoniens, les arts libéraux occupent une place essentielle dans l'enseignement des écoles du XII^e siècle. C'est en particulier vrai des arts du *trivium* comme le montrent Irène Rosier-Catach et Frédéric Goubier (« The *Trivium* in the 12th Century », p. 141-1789) qui présentent les œuvres des grands maîtres de la première moitié du siècle (Guillaume de Champeaux, Abélard) avant de mettre en évidence l'autonomisation croissante des enseignements, en particulier de la dialectique, enrichis par l'apport des premières traductions faites du grec ou de l'arabe, et l'amorce, à la fin du siècle, d'un approfondissement linguistique ou philosophique de disciplines pratiquées jusqu'alors avant tout pour leur valeur de propédeutique aux études supérieures. Le chapitre d'Irene Caiazzo (« Teaching the *Quadrivium* in the Twelfth-Century Schools », p. 180-202) montre, quant à lui, que les arts du *quadrivium* n'étaient pas enseignés de manière aussi régulière mais qu'ils n'en ont pas moins connu, grâce à Thierry de Chartres et aux traductions précocement diffusées de textes grecs et arabes, de remarquables avancées, surtout dans certaines écoles françaises ou germaniques.

L'extraordinaire essor des sciences « lucratives », sinon profanes, et pratiques qu'étaient le droit et la médecine, est, on le sait, une des caractéristiques les plus marquantes des écoles du XII^e siècle. Danielle Jacquot (« Medical Education in the 12th Century », p. 203-225) et Ken Pennington (« The Beginnings of Law Schools in the Twelfth Century », p. 226-249) ont rassemblé l'essentiel de ce que l'on peut savoir à la fois sur l'affirmation de ces disciplines comme sciences, fondées sur des bases textuelles solides, au XII^e siècle et sur l'essor des premières écoles, à Salerne pour la médecine, à Bologne pour l'un et l'autre droit, écoles qui jouirent rapidement d'un rayonnement étendu non seulement à la Péninsule italienne mais à tout l'Occident.

Naturellement, malgré le renouveau des arts libéraux et l'émergence des disciplines « professionnelles » comme la médecine et le droit, l'étude de la *sacra pagina* demeurait le couronnement de l'éducation chrétienne, mais elle s'est elle-même transformée au cours du XII^e siècle : Cédric Giraud (« The Literary Genres of “Theology” », p. 250-271) évoque cette métamorphose à travers celle des genres désormais en honneur dans les écoles canoniales ou cathédrales (la glose, les sentences) et rappelle que c'est dans ce monde scolaire du XII^e siècle que la prédication savante prend naissance comme le prolongement et le débouché en quelque sorte naturel des études religieuses portant sur le texte sacré et son contenu doctrinal. Le volume se termine par la contribution d'Alexander Andrée (« *Sacra Pagina* : Theology and the Bible from the School of Laon to the School of Paris », p. 272-314) qui revient sur cette question des nouveaux usages scolaires de la Bible en retracant en détail l'histoire de l'élaboration de la glose ordinaire, née à Laon et poursuivie à Paris.

Le livre se termine par une bibliographie sélective, qui met surtout en valeur les titres récents, et un *index nominum* (qui aurait utilement pu être complété par un index des noms de lieux et surtout des manuscrits).

Tel qu'il est, l'ouvrage dirigé par Cédric Giraud, à la fois précis dans son propos et large dans sa conception, est une très belle réussite. On le lira aussi bien comme la synthèse la plus

à jour sur l'histoire des écoles du XII^e siècle en Occident que comme une mine de références et de suggestions pour toute recherche à venir sur ce grand chapitre de l'histoire culturelle du Moyen Âge.